

Citoyens du monde ?

Le sujet à l'œuvre à l'échelle globale

Daniel Argelès
Meghann Cassidy
Heidi Knörzer
Chantal Schütz
Jeffrey Swartwood



LES ÉDITIONS
DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Sommaire

Introduction	7
<i>Daniel Argelès, Meghann Cassidy, Heidi Knörzer</i>	

Partie I Minorités, identités, mouvements sociaux à l'ère globale

Francisca Salas Aguayo

Penser le féminisme dans des contextes de mobilisation sociale au Chili (2019) : les défis de la visibilité féministe et de l'émergence d'un sujet politique	17
--	----

Palizhati S. Yiltiz

Plurilinguisme et négociations identitaires des Ouïghours installés en France : une étude de cas	37
--	----

Elsa Tulin Sen

Les Kurdes, des citoyens du monde par défaut?	51
Réflexions sur les notions de citoyen, citoyenneté mondiale et diaspora à travers l'exemple kurde	

Partie II Périodes antérieures : le sujet face au globe et au monde

Monique Plâa

Le sujet à l'épreuve du monde : écrire et réécrire la conquête du Mexique	63
---	----

Cédric Pernet

Une mondialisation à la russe : le globe de Gottorp, métaphore d'un rendez-vous manqué	73
--	----

Heidi Knörzer

Le publiciste Isidore Singer (1859-1939) – un citoyen du monde?	89
---	----

Jeffrey Swartwood

De curieux changements de caste : repenser l'interaction entre local et global dans la construction identitaire en Californie coloniale	101
---	-----

Partie III L'échelle globale dans la littérature et le cinéma contemporains

Christopher Robinson

Blade Runner de Ridley Scott et *Empire* de Michael Hardt et Antonio Negri :
Représentations de la souveraineté, de la subjectivité et de la résistance à l'aube
de la mondialisation néolibérale 117

Daniel Argelès

Habiter le monde à l'ère globale. Construction de soi et d'un chez-soi dans *Six degrés
de liberté* de Nicolas Dickner 129

Meghann Cassidy

Corps travaillés, sujets déplacés : identités cosmopolites dans la poésie noire
contemporaine de Warsan Shire, Roger Robinson et Saul Williams 141

Sarah Bouttier

Incarner le sujet mondialisé dans *Fille, Femme, Autre* de Bernardine Evaristo 165

Citoyens du monde? Le sujet à l'œuvre à l'échelle globale

Introduction

Daniel Argelès, Meghann Cassidy, Heidi Knörzer

Au départ de cet ouvrage – et de la journée d'étude qui l'a précédé¹ – se trouve un constat à la fois intuitif et largement documenté : les horizons, les trajectoires et les conditions d'existence des individus et des groupes se définissent toujours plus, depuis plusieurs décennies, dans leur articulation à des réalités globales ou perçues comme telles². Ce constat, sociologues, anthropologues et observateurs de la mondialisation (A. Appadurai, U. Beck, etc.) le font à propos d'un large spectre de populations : étudiants et chercheurs, réfugiés et migrants, travailleurs expatriés et « expats » des grandes groupes multinationaux, diasporas et exilés politiques, militants des sociétés civiles, groupes religieux ou mouvements politiques, gamers ou fans de musique électronique, associations professionnelles, simples citoyens. Ce constat, chacun de nous le fait tous les jours : les évolutions du monde global nous affectent au « quotidien » ou, pour reprendre une formule du sociologue allemand Ulrich Beck, dans « [notre] existence, [notre] corps, [notre] 'propre vie' »³. Elles nous affectent par l'intermédiaire de nos pratiques culturelles ou de consommation mondialisées, en raison d'une migration choisie ou forcée, par la perception réelle ou fantasmée de migrants et d'étrangers dans l'espace public, par l'attention portée aux enjeux globaux (de l'environnement et du climat, du droit du travail ou du droit des femmes, de la mondialisation et de ses déséquilibres) ou à la part croissante du global dans les politiques nationales. Qu'il s'agisse de vie quotidienne, de projet professionnel, de déplacements ou de migrations, d'expérience des cultures, de vision du monde ou d'engagement politique : l'échelle globale est omniprésente et nous place dans une position de citoyens du monde « de fait »⁴.

1. Organisée par Daniel Argelès, Meghann Cassidy, Heidi Knörzer, Chantal Schütz et Jeffrey Swartwood dans le cadre du séminaire du GRICH, le Groupe de recherche 'Identités, cultures, histoires' du Département Langues et Cultures de l'École polytechnique, cette journée d'étude s'est tenue en visioconférence les 21 et 28 janvier et le 4 février 2021.

2. Nous écrivons ici « depuis plusieurs décennies » dans le même esprit que Thomas Hylland Eriksen qui, dans *Globalization*, explique très bien à la fois que les phénomènes de mondialisation ont une longue histoire et qu'il y a « quelque chose de nouveau » dans la période actuelle, en particulier depuis « la fin de la guerre froide en 1989-1991 », in : *Globalization*, 2^e édition, Londres, New Delhi, *et al.*, Bloomsbury, 2014, p. 4. Toute périodisation, évidemment, est arbitraire. Pour s'en tenir à la seule période moderne et contemporaine, il serait possible (et fructueux) de remonter aux évolutions du capital des années 1970-1980 que le géographe David Harvey (*The Condition of Postmodernity*, Blackwell 1990) juge essentielles pour comprendre la « compression de l'espace et du temps » de la fin du xx^e siècle, mais aussi à l'accélération de la mondialisation durant et après la Seconde Guerre mondiale, au déploiement des différents empires coloniaux, à la propagation du capitalisme que Marx décrit déjà avec force dans les premières pages du *Manifeste du parti communiste*, au choc de mondialisation que représentent les grandes découvertes et la conquête de l'Amérique, etc. Mais nous préférons relever ici simplement avec Eriksen que les dernières décennies sont effectivement marquées par l'intensité croissante à la fois du phénomène de la mondialisation (caractérisé par l'essor planétaire du capitalisme et l'apparition d'Internet) et de sa perception.

3. U. Beck, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme?*, tr. de l'allemand par Aurélie Duthoo, Paris, Flammarion (coll. Aubier Alto), 2006, p. 42.

4. L. Lourme, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme?* Paris, Vrin (coll. Chemins philosophiques), 2012, p. 20. Le cosmopolitisme serait « un donné socio-politique : nous sommes tous citoyens du monde (ou plutôt : nous le sommes plus que nous ne l'avons jamais été) », *ibid.*

Bien sûr, la citoyenneté évoquée en titre ne s'entend pas prioritairement au sens strict d'un ensemble de droits et de responsabilités liés à l'appartenance à une cité ou un État. Certes – et y compris en une période de repli des États sur leurs prés carrés –, on assiste au développement de structures, organisations ou institutions mondiales, de la banque mondiale à l'OMC, de la cour pénale internationale à l'OMS et à l'émergence de plus en plus prononcée de sociétés civiles et mouvements sociaux mondiaux ou globalisés qui tous préfigurent ou appellent une organisation de la citoyenneté au niveau mondial. Mais celle-ci ne s'est pas concrétisée dans des institutions où les citoyens exerceraient un pouvoir démocratique direct qui viendrait s'ajouter à leur citoyenneté nationale. Mais peut-être cette citoyenneté mondiale se met-elle justement en place d'elle-même, au-delà des institutions de la « gouvernance » mondiale, du fait des dysfonctionnements précisément créés par cette absence criante d'échelle politique globale. Malgré le repli des États sur leur quant à soi, le retour de la realpolitik internationale, des nationalismes et des autoritarismes dans le monde, voire la « démondialisation » observée, redoutée ou espérée par certains ces dernières années⁵, il est clair que cette question d'échelle du politique et de la citoyenneté sera un des enjeux majeurs du XXI^e siècle.

Nous avons donc voulu nous intéresser aux citoyens du monde à un niveau plus infra-institutionnel, situé quelque part entre cette « condition cosmopolite » qui s'avère « chaque jour plus partagée »⁶ et une « conscience cosmopolitique »⁷ plus affirmée politiquement; situé quelque part entre, d'un côté, le sentiment plus ou moins diffus d'habiter un monde profondément affecté par l'échelle globale et où le cosmopolitisme serait « latent »⁸, et, de l'autre, des formes d'engagement citoyen ou de projet politique qui ne se conçoivent et ne s'expliquent pas sans référence à cette même échelle – qu'il s'agisse d'ailleurs de s'en dépatouiller, de la revendiquer, ou bien encore, paradoxalement, de la refuser. L'objectif de cet ouvrage, dans la suite de la journée d'étude, est donc de réfléchir aux conséquences de ces changements d'échelle en termes de constructions à la fois identitaires et citoyennes. S'appuyant sur leurs expressions textuelles et artistiques, mais aussi sociales ou politiques, il s'est agi d'observer l'émergence de formes d'appartenance et de construction de soi nouvelles (ce qui ne veut pas dire dénuées de traditions ou de précédents) où les identités et les aspirations ou engagements citoyens ne se pensent plus seulement en termes de local, de régional, de national, de supranational ou d'international, mais où l'individu ou le groupe les pensent ou cherchent à les penser à l'échelle du monde, donc à une échelle qui dépasse d'entrée le simple niveau des États et de leurs relations ou coopérations.

Cet ouvrage ne part donc pas d'une définition a priori de ce qu'est ou pourrait être l'échelle « globale » ni de ce qu'est ou pourrait être un « sujet » à l'œuvre dans la mondialisation. C'est précisément l'un de ses enjeux. Une telle définition est nécessairement fonction des méthodes et objets d'étude propres aux différentes disciplines – et fonction des réalités observées. Chacune

5. Sur cette notion, cf. p. ex. l'article synthétique de François Bost et Frédéric Leriche, « Entreprises et territoires à l'épreuve de la démondialisation », qui présente le dossier du même nom des *Annales de géographie*, n° 723-724, Armand Colin 2018, p. 443-462. Si les récents phénomènes de repli protectionniste ou de découplage national des réseaux Internet ne sont pas anodins, dans la mesure où ils affectent les deux moteurs essentiels de la mondialisation que sont l'essor planétaire du capitalisme et le développement de réseaux globaux de communication, la « démondialisation » reste cependant difficile à cerner, dans la mesure où elle peut être comprise comme un « coup d'arrêt » (447) à la mondialisation, mais aussi comme une de ses « phases » (450) ou un de ses « avatars » (451).

6. M. Agier, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 2013, p. 7.

7. Lourme, *Cosmopolitisme, op. cit.*, p. 34.

8. Beck, *Cosmopolitisme, op. cit.*, p. 42. Cf. également le chapitre sur le « cosmopolitisme banal », p. 169-180.

des contributions ici réunies définira donc cette échelle autrement. Il en va de même du terme « sujet » qui figure en titre et qui n'est pas à entendre comme prédéfini, mais au contraire comme une question⁹. En effet, il ne s'agit pas pour nous d'une entité préalable ou préexistante, mais d'une construction ou d'un processus (revendiqué, rejeté ou aménagé) qui se déploie simultanément dans de multiples dimensions: identitaires, politiques, esthétiques, sociales, intimes ou personnelles. En cela, cet ouvrage prolonge les travaux précédents du GRICH, le Groupe de recherche 'Identités, cultures, histoires' du Département Langues et Cultures de l'École Polytechnique, et en particulier l'ouvrage collectif intitulé *Le sujet à l'œuvre. Choix formels, choix politiques dans les arts, la littérature et les sciences humaines*¹⁰. Là où ce précédent ouvrage cherchait à repérer le travail de construction du sujet dans le travail de la forme (forme donnée au matériau et à l'œuvre littéraire, artistique ou scientifique), celui-ci cherche à le repérer dans l'articulation des échelles. Le point commun des contributions – et c'est là un des présupposés à la fois thématique et méthodologique de l'ouvrage – consiste à observer la façon dont le sujet se constitue dans le moment même où il s'articule au global, ou bien, plus précisément, où il articule à sa façon le local et le global.

C'est pour cette raison que ni le global ni le local ne sont envisagés ici comme des dimensions univoques, clairement délimitées, indépendantes l'une de l'autre ou immuables. Arjun Appadurai montre bien que le local, réceptacle et creuset de toutes les essentialisations et nostalgies identitaires, est le résultat d'une « production »¹¹: la résultante de constructions, d'articulations et de négociations complexes où le voisinage du premier cercle se mêle toujours à des logiques « translocales »¹² plus larges, régionales, nationales, internationales, mais aussi globales. Non seulement la « production de la localité » est clairement affectée aujourd'hui par ces « flux diasporiques » et ces « communautés électroniques et virtuelles »¹³ qu'Appadurai désigne aussi sous le terme d'ethnoscapes et de technoscapes¹⁴, mais les « processus globaux » vont jusqu'à faire émerger de nouvelles formes de « localité »¹⁵. Inversement (mais selon la même logique), comme le souligne Ulrich Beck, « le global n'est pas simplement le global, mais en même temps le particulier, le local »¹⁶. « En ce sens », écrit-il, « le local ou le global ne 'sont' pas: ils sont *faits*, par le biais de pratiques et de projets liés à la globalisation »¹⁷, c'est-à-dire par le biais d'une appropriation ou négociation de la « dialectique du global et de local »¹⁸.

9. Les termes de sujet et de citoyenneté renvoient évidemment à toute une histoire intellectuelle et philosophique occidentale ou « européenne ». Cf. p. ex. Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton University Press 2007, p. 4. Sur les problèmes infinis de « traduction culturelle et linguistique » (p. 20) que pose cette origine (Chakrabarty parle de « généalogie »), qualifiée à la fois de « fardeau » et de « vision universelle et séculière inévitable – et en un sens indispensable – de l'humain » (p. 4), cf. en particulier l'introduction à l'ouvrage.

10. Daniel Argelès, Meghann Cassidy, Anne-Marie Jolivet, Heidi Knörzer, Véronique Pauly (dir.), *Le sujet à l'œuvre. Choix formels, choix politiques dans les arts, la littérature et les sciences humaines*, Palaiseau, Éditions de l'École polytechnique, 2018.

11. Cf. le chapitre VIII, intitulé « la production de la localité », dans A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, tr. F. Bouillot, Paris, Éditions Payot et Rivages, Petite Bibliothèque Payot (poche), 2015, p. 257-284.

12. *Ibid.*, p. 270.

13. *Ibid.*, p. 283.

14. *Ibid.*, p. ex. p. 70-76.

15. *Ibid.*, p. 39.

16. Beck, *Cosmopolitisme, op. cit.*, p. 180.

17. *Ibid.*, p. 177.

18. *Ibid.*, p. 173.

Notre hypothèse, ici, c'est que, dans cette émergence du global, ne se joue pas seulement un changement d'échelle, mais aussi un changement de repère ou, si l'on veut, de géométrie : l'interconnexion croissante du local et du global a pour conséquence, nous semble-t-il, que les projections et les pratiques des individus et des groupes ne se réduisent plus à un seul axe : centre-périphérie, nord-sud, colonie-métropole, pays natal-pays d'exil. Ainsi, les projets d'émigration et les émigrations des habitants de ce qui constituait il n'y a pas si longtemps encore le « sud » ne se limitent plus à l'ancienne métropole coloniale, mais obéissent à des logiques plus diasporiques ou découplées de l'ancien centre¹⁹. Dans le secteur de l'économie domestique et des soins, des femmes originaires des Philippines, d'Amérique latine ou d'Afrique s'expatrient dans le monde entier, non seulement dans le monde occidental, mais aussi par exemple à Hong Kong ou Shanghai ou dans les pays du Golfe²⁰. Sur le marché globalisé de l'enseignement supérieur, les projets d'études ou de stage des étudiants, pour les élites et certaines classes moyennes de Chine, d'Inde ou d'Afrique, s'élaborent sur une carte qui dépasse l'ancienne métropole coloniale. Les stratégies des entreprises, start-ups, multinationales mais aussi de nombreuses PME à travers le monde, mettent en jeu plusieurs régions du monde ou continents. Sur les plateformes de jeux vidéo, les adolescents français interagissent avec des camarades de jeu vivant en Allemagne, sur le continent nord-américain, à Dubaï ou au Kazakhstan. Dans un monde multipolaire, à l'heure des expériences diasporiques et des « scapes » évoqués par Appadurai, les rapports entre l'ici et l'ailleurs se complexifient, et les constructions identitaires, les paysages mentaux, les identifications et les projections des individus et des groupes, y compris, sans doute, chez les plus assignés à résidence et les plus contraints à l'exil, paraissent de plus en plus pluridimensionnels et multiscalaires²¹.

Dans l'introduction à son ouvrage sur les dimensions culturelles de la globalisation, Arjun Appadurai confie avec malice être « tout à fait conscient que l'écriture d'un livre sur la globalisation est toujours un exercice légèrement mégalomane »²² Ulrich Beck, s'interrogeant sur la façon dont la « sociologie cosmopolitique » peut « étudier le global » formule les choses autrement, mais avec un humour similaire : « Le totalement global n'est-il pas un peu trop global ? »²³ Tous deux répondent de manière similaire. Arjun Appadurai dit s'appuyer sur des méthodes et modèles théoriques (dans son cas « l'anthropologie et les aires culturelles ») l'ayant

19. Cf. p. ex. la préface de Donald Carter à Khalid Koser (éd.), *New African Diasporas*, Londres & New York, Routledge, 2003. Il écrit ainsi : « Les diasporas africaines n'apparaissent pas seulement en des endroits où les relations se sont constituées à travers des liens coloniaux, mais aussi dans d'autres contextes, suivant souvent les chemins détournés d'ONG, d'organisations religieuses, d'affiliations politiques, de réseaux de réfugiés transnationaux et de regroupements familiaux », p. xii (notre traduction).

20. Cf. p. ex. B. Ehrenreich et A. Russell Hochschild (dir.), *Global Woman. Nannies, Maids, and Sex Workers in the New Economy*, nouvelle édition, New York, Henry Holt & Co, 2004.

21. Ces nouvelles géographies mentales ne flottent évidemment pas dans le vide et n'affranchissent pas des réalités matérielles, économiques, étatiques, juridiques, etc. « Combin[ant] les analyses de Marx et de Foucault » avec ses propres observations, Aihwa Ong décrit l'émergence de « sujets flexibles » dans la diaspora d'affaires chinoise à l'ère de la flexibilité du « capitalisme transnational » de la fin des années 1990. Dans *Flexible Citizenship. The Cultural Logics of Transnationality*, (Durham & Londres, Duke University Press, 1999, p. 19-20) elle note : « Quoi que toujours plus à même d'échapper à la localisation des autorités étatiques, les sujets voyageurs ne sont jamais affranchis des régulations mises en place par le pouvoir des États, les opérations économiques et les normes de la parenté ou du groupe (kinship norms). »

22. Appadurai, *op. cit.*, p. 53.

23. Beck, *op. cit.*, p. 173.

« accoutumé à situer »²⁴ les choses, à recourir à une « stratégie qui consiste à concevoir le monde global moderne à partir de l'ancrage dans un site spécifique »²⁵. Pour Beck, la solution consiste à « étudier localement le global »²⁶ et, dans le même ordre d'idées, à recourir à une « ethnographie globale du local »²⁷. Notre ouvrage – dans son champ disciplinaire propre – procède de la même logique. Conçu dans le contexte d'un Département des Langues et des Cultures, notre projet a pour ainsi dire naturellement consisté à observer les constructions de soi des individus et des groupes dans la globalisation depuis le cadre spécifique d'une « aire culturelle » associée à une langue. Mais en se donnant comme objet commun la dialectique du global et du local, dialectique partout à l'œuvre sur la planète, il s'est doté d'une approche et d'un outil méthodologique communs permettant d'observer les reconfigurations identitaires et citoyennes à l'œuvre à la fois dans la singularité de ces aires culturelles et dans la similarité d'un questionnement partagé.

Cet ouvrage, où tous les contributeurs sont issus d'un même département, est donc également une façon d'engager ce que c'est qu'un Département des Langues et des Cultures. Il s'agit, quand on y réfléchit, d'un drôle d'agrégat, d'un condensé du monde où se côtoient tous les jours des langues de tous les continents. Structurellement, il est découpé de façon apparemment simple, à savoir par langue, avec tout ce que cela comporte d'injonction sous-jacente, en étudiant la « culture » qui s'y rattache, à « produire un sens univoque »²⁸. Rien de plus complexe pourtant, ni de plus politique que ce découpage. Chaque langue, en effet, renvoie à des espaces plurilingues ou longtemps plurilingues, à des histoires marquées par d'autres mondialisations, au déploiement des colonialismes et des diasporas, à la cohabitation ou aux rivalités internes de langues et de cultures, à une diversité parfois phénoménale des lieux où elles sont pratiquées. Le présent ouvrage porte la trace de cette diversité. Il met en jeu presque tous les continents ou sous-continent : Amérique du Nord, Amérique Latine, Caraïbes, Afrique, Moyen-Orient, Asie, Europe. Il met en jeu six langues enseignées au Département : allemand, anglais, chinois, espagnol, français, russe. Mais il en engage a minima une douzaine si l'on relève les langues impliquées dans les contributions : le ouïghour, le kurde, le yiddish, la langue des Aztèques, le créole, le black English. Chacune de ces langues porte donc toute une histoire de dominations, conflits, marginalisations, effacements, mais aussi de combats d'émancipation, redéfinitions de soi et de l'autre, métissages, créolisations, négociations culturelles et identitaires. Tenter de mettre en commun la question du sujet ne signifie donc en rien négation des rapports de force et de domination entre langues et cultures ou au sein des langues et des cultures. Les différentes contributions prouvent le contraire.

Dans son livre sur la globalisation, Arjun Appadurai reproche à la « tradition des aires culturelles » de ne s'être « pas assez préoccupée des processus transnationaux passés et présents »²⁹. Cet ouvrage est une façon d'essayer d'y répondre. D'abord en mettant en effet les aires culturelles en regard et en s'engageant ainsi dans une démarche pluridisciplinaire qui n'est, au fond, pas si fréquente. Ensuite, en fondant cette mise en regard sur une démarche moins comparatiste qu'analogique, soucieuse non pas de comparer des cultures, mais de dégager des dialectiques communes dans le rapport des aires

24. Appadurai, *op. cit.*, p. 53.

25. *Ibid.*, p. 286.

26. Beck, *op. cit.*, p. 173.

27. *Ibid.*, p. 177.

28. Appadurai, *op. cit.*, p. 43.

29. *Ibid.*, p. 51.

culturelles au global. De ce fait, c'est chacune des contributions qui adopte une approche intrinsèquement transnationale. Ainsi, Francisca Salas revient sur le combat des femmes chiliennes au sein du mouvement social d'octobre 2019, sa diffusion globale par le biais de vidéos reprises sur les réseaux sociaux et réappropriées par des groupes de femmes dans le monde entier. Palizhati S. Yiltiz s'intéresse aux pratiques du plurilinguisme dans la diaspora ouïghoure en France. Une autre diaspora est au centre de la contribution d'Elsa Tulin Sen, qui analyse la position singulière du peuple kurde entre territoire, États-nations, diaspora et citoyenneté mondiale « par défaut ». Monique Plaa et Jeffrey Swartwood évoquent l'articulation entre l'Espagne, ses colonies et leurs populations respectivement chez Cortés et dans la Californie coloniale, là où Cédric Pernet se penche sur l'apparition du globe dans la géographie mentale du pouvoir russe au début du XVIII^e siècle en retraçant le destin du globe de Gottorp. Heidi Knörzer retrace la trajectoire et l'engagement cosmopolites d'Isidore Singer, un essayiste juif allemand originaire d'Europe centrale parti vivre aux États-Unis. Daniel Argelès décrit une forme de postmodernité nord-américaine confrontée à la globalité des flux de marchandises et de containers sillonnant la planète, telle qu'elle apparaît dans un roman de l'auteur canadien Nicolas Dickner. Christopher Robinson examine le cosmopolitisme (dystopique) du film *Blade Runner* de Ridley Scott à la lumière d'*Empire* de Michael Hardt et Antonio Negri. Travaillant pour l'une sur la poésie noire anglophone des dernières années, pour l'autre sur le roman de Bernardine Evaristo, *Fille, Femme, Autre* (2019), Meghann Cassidy et Sarah Bouttier s'intéressent aux tentatives littéraires afro-américaines ou afro-britanniques contemporaines de se définir dans l'espace de la globalisation et de la Relation si bien évoquée par Édouard Glissant³⁰. Le dépassement des logiques purement nationales, bi-nationales ou linéairement coloniales irrigue donc l'ensemble de l'ouvrage.

Dans ce cadre, le fait qu'une partie de notre ouvrage soit consacrée à des époques antérieures à la mondialisation actuelle, donc aux « processus transnationaux passés » évoqués par Appadurai, n'est pas anodin. C'est d'abord une façon de faire place à la conscience que la globalisation ne date pas d'aujourd'hui. Sans remonter aux phénomènes de mondialisation (et aux cosmopolitismes) présents dès l'antiquité classique, il est évident que le début de l'ère moderne, avec les « grandes découvertes », l'essor des échanges et la traite transatlantique des esclaves, ou la deuxième moitié du XIX^e, avec ses prolongements au début du XX^e, constituent des phases de « compression du temps et de l'espace » comparables à celle qui s'inaugure au sortir de la Seconde guerre mondiale, s'intensifie depuis les années 1970 et ne cesse de sidérer depuis³¹. Si cet ouvrage ne doit pas être compris comme une tentative d'histoire globale³², il participe néanmoins à une certaine histoire du global, à savoir ici du rapport au globe ou au monde tel qu'il a pu s'articuler dans des périodes antérieures. Car si l'échelle globale, dans chacune de ces contributions, s'entend à la mesure du monde dans lequel évoluent les acteurs, impliquant dès lors un espace moins large que l'ensemble de la planète, les constructions identitaires et citoyennes qui s'y sont jouées ont pu y être comparables en intensité aux phénomènes d'aujourd'hui. L'histoire, par ailleurs, ne se limite pas aux contributions de la deuxième partie, mais s'invite dans la plupart des contributions consacrées au présent, de la question des minorités kurde ou ouïghoure, travaillées par leur rapport aux Empires

30. É. Glissant, *Poétique de la relation. Poétique III*, Paris, Gallimard (nrf), 1990.

31. Sur la « compression du temps et de l'espace », cf. Harvey, *The Condition of Postmodernity*, op. cit. Cf. également les travaux de Hartmut Rosa : *Accélération. Une critique sociale du temps*, tr. Didier Renault, Paris, La Découverte, 2010.

32. Sur ce « courant multiforme », son objet, ses méthodes, cf. p. ex. Chloé Maurel, *Manuel d'histoire globale*, Armand Colin, 2014 (terme cité p. 8) ; Philippe Norel, Laurent Testot (dir.), *Une histoire du monde global*, Sciences Humaines Éditions, 2012 ; P. N. Stearns, *Globalization in World History*, 3^e éd., New York et Londres, Routledge, 2019.

et aux sujétions subies, aux écritures afro-britanniques et afro-américaines contemporaines, travaillées autant par l'histoire de l'Atlantique noir³³ que par ses redéfinitions actuelles.

Le découpage de l'ouvrage en trois parties, dont deux sont contemporaines et une est historique, mérite dès lors une explication. A priori, le découpage est clair : les minorités à l'ère globale, le global dans des périodes antérieures, le global dans la littérature et le cinéma contemporains. Ce découpage thématique correspond à un découpage disciplinaire rassurant : civilisation contemporaine, histoire, arts et lettres. Pourtant, les trois parties sont plus intimement liées qu'il n'y paraît, selon une logique révélatrice de l'approche pluridisciplinaire qui caractérise depuis ses débuts les travaux du GRICH. En effet, si la première partie permet de comprendre que la globalisation est le théâtre d'une affirmation plus ou moins violente de pouvoirs (économiques, politiques, coloniaux), mais aussi de luttes et d'émancipation, la troisième partie montre que les questions d'« esthétique » ou littéraires ne peuvent être séparées d'une analyse des rapports de domination, présents et passés. Et, inversement, il s'avère que l'effort d'émancipation du sujet (diaspora ouïghoure, peuple kurde, femmes, juifs européens, sujets coloniaux, souverain et espace russe, écrivains afro-britanniques ou afro-américains contemporains, enfants de la post-prospérité nord-américaine, et même cyborgs à la frontière de l'humain et de la machine) passe par un travail d'ordre esthétique et culturel : travail linguistique (jeu du plurilinguisme, réinterprétation des dénominations de caste), travail de la forme du message politique dans l'espace médiatique mondialisé, travail des formes de l'engagement (essais, encyclopédies), travail des représentations de l'espace et des cartographies mentales, travail enfin des formes littéraires ou cinématographiques. Le sujet, le plus souvent, est à l'œuvre dans ces trois dimensions : historique, politique et esthétique. Simultanément intime et politique, le travail d'articulation de soi qui s'effectue entre local et global est une confrontation à l'histoire (présente ou passée) qui s'exprime dans des formes où l'esthétique, de façon évidemment plus ou moins affirmée, plus ou moins centrale, n'est jamais vraiment absente³⁴.

Cet ouvrage, dans toute la diversité des contributions qui le composent, est donc porteur d'une certaine unité. Unité de thématique, d'approche et de méthode (le sujet dans l'articulation du global et du local), mais aussi unité de projet. Car au fond, la question du sujet dans la globalisation et celle de la citoyenneté mondiale sont centrales pour un Département des Langues et des Cultures – et pour un groupe pluridisciplinaire comme le GRICH. Il y va de la possibilité de concilier (sans béatitude) la spécificité et l'universel. Un tel effort, essentiel aujourd'hui dans tous les domaines de la vie politique et culturelle, est vital pour un Département comme le nôtre. Car après tout, sans diversité des cultures, il n'est pas de Département Langues et Cultures qui tienne. Mais sans universalité, il n'est pas non plus de Département Langues et Cultures qui tienne. La question de cette universalité, sous-jacente à nos pratiques d'enseignants de langues et de chercheurs, est rarement posée, sans doute en raison des difficultés théoriques et politiques qu'elle pose³⁵. Elle est plus rarement encore mise à l'épreuve de la pratique. Nous avons voulu le tenter ici, de façon « légèrement mégalomane » et modeste à la fois, en commençant à notre échelle, celle d'un Département des Langues et des Cultures face à l'échelle globale.

33. Cf. évidemment Paul Gilroy, *The Black Atlantic. Modernity and Double-Consciousness*, Harvard University Press, 1995.

34. C'est l'analyse que fait par exemple l'anthropologue Michel Agier au sujet des réfugiés dans *La condition cosmopolite, op. cit.*, en particulier dans le chapitre 7 : « Logiques et politiques du sujet », p. 179-203 (et tout particulièrement les pages consacrées au « sujet esthétique », p. 195-199).

35. Cf. p. ex. Chakrabarty, *Provincializing Europe, op. cit.* ; cf. aussi François Jullien, *De l'universel. De l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard, 2008.